

OLIVIER ROLIN

**EXTÉRIEUR  
MONDE**

*nrf*

GALLIMARD



## DU MÊME AUTEUR

- PHÉNOMÈNE FUTUR, roman, Éditions du Seuil, 1983 (coll. Points n° 581).
- BAR DES FLOTS NOIRS, roman, Éditions du Seuil, 1987 (coll. Points n° 697).
- EN RUSSIE, récit, Quai Voltaire, 1987 (coll. Points n° 327).
- SEPT VILLES, Rivages, 1988.
- L'INVENTION DU MONDE, roman, Éditions du Seuil, 1993 (coll. Points n° 12).
- PORT-SOUDAN, roman, Éditions du Seuil, 1994 (coll. Points n° 200). Prix Femina 1994.
- MON GALURIN GRIS. PETITES GÉOGRAPHIES, Éditions du Seuil, 1997.
- MÉROÉ, roman, Éditions du Seuil, 1998 (coll. Points n° 696).
- PAYSAGES ORIGINELS. *Hemingway, Nabokov, Borges, Kawabata, Michaux*, essais, Éditions du Seuil, 1999 (coll. Points n° 1023).
- LA LANGUE, suivi de MAL PLACÉ, DÉPLACÉ, Verdier, 2000.
- TIGRE EN PAPIER, roman, Éditions du Seuil, 2002 (coll. Points n° 1113). Prix France Culture 2003.
- SUITE À L'HÔTEL CRYSTAL, roman, Éditions du Seuil, 2004 (coll. Points n° 1430).
- ROOMS, collectif, Éditions du Seuil, 2006.
- UNE INVITATION AU VOYAGE. Illustré par Érik Desmazières, Bibliothèque nationale de France, 2006.
- UN CHASSEUR DE LIONS, roman, Éditions du Seuil, 2008 (coll. Points n° 2233).
- BAKOU, DERNIERS JOURS, récit, Éditions du Seuil, 2010 (coll. Points n° 2571).
- CIRCUS. 1, *Romans, récits, articles, 1980-1998*, Éditions du Seuil, 2011.
- BRIC ET BROC, essais, Verdier, 2011.
- SIBÉRIE, Inculte, 2011 (coll. Verdier poche).
- CIRCUS. 2, *Romans, récits, articles, 1999-2011*, Éditions du Seuil, 2012.
- LE ROI DES TAUPES. Illustré par Adrien Albert, L'École des Loisirs, 2012.
- LE MÉTÉOROLOGUE, Éditions du Seuil, 2014 (coll. Points n° 4190).
- VERACRUZ, roman, Verdier, 2015.
- À Y REGARDER DE PRÈS. Gravures d'Érik Desmazières, Éditions du Seuil, 2015.
- BAÏKAL-AMOUR, récit, Paulsen, 2017 (coll. Points n° 4892). Prix Pierre Mac Orlan 2017.



OLIVIER ROLIN

EXTÉRIEUR  
MONDE

*nrf*

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce livre d'une résidence de création à Cascais, au Portugal, dans le cadre du programme des résidences internationales d'écriture Fundação Dom Luís I.

Page 7 : Jorge Luis Borges, *El Hacedor* © 1995, Maria Kodama.

Page 45 : *Una giornata al mare*,

paroles et musique de Giorgio Conte © 1971

by Universal Music Publishing Ricordi S.r.l. – Milan, Italie.

Tous droits réservés pour tous pays. Reproduit avec l'aimable autorisation de Hal Leonard Europe S.r.l. – Italie.

Page 219 : *Le Chanteur*,

paroles et musique de Daniel Balavoine

© Warner Chappell Music France.

© Éditions Gallimard, 2019.

« Un homme se fixe la tâche de dessiner le monde. Tout au long des années, il peuple l'espace d'images de provinces, de royaumes, de montagnes, de golfes, de vaisseaux, de maisons, d'instruments, d'astres, de chevaux et de personnes. Peu avant de mourir, il découvre que ce patient labyrinthe de lignes trace l'image de son visage. »

BORGES, *El Hacedor*.





Entre deux haies d'hortensias arborescents, un cheval surgit de la brume, solitaire, sans cavalier, crinière pleine de nuages, tout hérissé de bidons de lait vides qui tintinnabulent sur ses flancs, comme si le montait un timbalier invisible. Derrière lui, des déchirures dans la ouate laissent entrevoir les méandres verts et bleus de l'océan. C'est aux Açores, et c'est il y a longtemps. Je voudrais que le livre que je commence soit aussi imprévu, insolite que cette vision. Je ne sais où il ira, où le tirera ce cheval inaugural. J'y songe depuis un an au moins, il vaudrait mieux dire que c'est lui qui songe en moi, car je ne parviens nullement à le fixer, à en imaginer les contours. Il est un paysage qui se dérobe dans la brume, un cheval sans cavalier, la moire mouvante des courants de l'Atlantique. Je ne sais même pas s'il prendra forme ou restera un rêve indistinct. Je ne sais pas si je pourrai aller bien au-delà de cette page. Échouant à le saisir, incapable d'en être l'architecte, en désespérant à la fin, je décide aujourd'hui de me laisser mener par les mots. Je m'en remets à eux. On verra bien où ils me conduiront. Je me « jette à l'eau » : jamais

cette expression métaphorique n'a eu, dans ma vie d'écrivain, une signification si exacte. Vous voilà prévenus : l'auteur, qui semble bien être moi, est un naufragé.

J'écris ce paragraphe, je m'arrête, me lève, commence à marcher, tourner en rond devant mon bureau. Au-delà de la fenêtre, il y a la mer, une autre mer. Les mots me viennent, mais cette venue est lente et difficile. Chaque livre est pour moi, entre autres choses, l'occasion de dizaines de kilomètres parcourus de long en large, comme un fauve dans sa cage. Je pourrais, si j'en avais eu l'idée plus tôt, caractériser chacun de mes livres par la distance qu'il m'a fait couvrir. Cette marche presque immobile est ma façon de me reposer, d'attendre les mots. Je ne suis pas du genre qui peut passer des heures assis devant sa machine à écrire. Je dis « machine à écrire », parce que après tout un ordinateur n'est pas autre chose. Mais le fait est que je regrette le temps où l'on frappait les touches d'une Remington ou d'une Olivetti, où le livre avançait en cliquetant, et plus encore celui où l'on noirissait d'encre le vierge papier, où le mot « manuscrit » avait pleinement un sens. Je suis un homme du papier, du passé : vous voici, de nouveau, prévenus. C'est peut-être de ça qu'il sera question. Notamment. Par le papier, nous étions liés à tous les écrivains qui nous avaient précédés, que nous admirions, dont les roueries de mots avaient suscité en nous ce désir de nous mesurer à eux, cette féconde jalousie qu'évoque Barthes lorsqu'il dit que toute belle œuvre est pour nous incomplète et comme perdue, parce que nous ne l'avons pas faite nous-mêmes. L'écran, lui, fait écran, la continuité est rompue.

Je sais bien qu'on ne doit pas commencer un livre comme ça, comme je le fais. Je ne suis pas né de la dernière pluie. S'il y avait un éditeur derrière mon épaule, il serait déjà en train de froncer les sourcils. (Je dis ça, mais j'ai toujours eu de bons éditeurs, c'est-à-dire qui comprenaient plus ou moins ce que je voulais faire, et me fichaient la paix.) S'il y a — et il y en a — des cours de *creative writing* et autres foutaises, ce début pourrait fournir un exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Mais, ne sachant pas ce que je vais faire, j'espère bien en tout cas que ce sera quelque chose de pas recommandable. Pas des mémoires, grand Dieu non ! Je ne suis pas si vain — même si le mot (et parfois la chose) rime avec « écrivain ». Avouant, tout à l'heure, que je me jetais à l'eau, me revint ironiquement à l'esprit la phrase fameuse où Chateaubriand dit avoir plongé au confluent de deux fleuves qui étaient deux siècles. Les gens de ma génération pourraient en dire autant, et si les révolutions qu'ils ont vécues n'ont pas eu le grandiose ni le tragique de celles qu'a traversées le vicomte, elles n'en ont pas moins effacé à peu près complètement le « vieux rivage » où ils sont nés. La France de ma petite enfance ressemblait plus à celle du début du vingtième siècle qu'à celle d'aujourd'hui. J'ai vu une charrette tirée par des percherons livrer le lait (encore des chevaux laitiers !) dans une rue de Paris où l'herbe pointait entre les pavés. J'ai vu la fumée des locomotives rouler ses volutes sous les verrières de la gare Montparnasse comme sur un tableau de Monet. J'ai vu, à une station près de chez mes parents, une file de vieux taxis Renault rouge et noir du même modèle que celui d'où l'on voit, sur une photo de Gisèle Freund, Joyce débarquer dans une rue où j'habiterais bien plus tard.

Mais je ne me prends pas pour Chateaubriand (à raison), je n'ai pas comme lui le crucifix ni l'éternité pour me rassurer, et surtout je tiens le genre des mémoires pour suranné, or je prétends être un écrivain moderne — c'est même la seule modernité que je revendique. Pas des mémoires, donc, mais peut-être le relevé des traces que le monde laisse sur une vie — ou plutôt, des traces dont le monde compose le tableau d'une vie.

Je crois bien (c'est si loin dans le temps) que j'étais allé là-bas, dans ces îles de basalte noir et d'hortensias bleus, et de douce et chuintante langue portugaise, à cause d'un livre d'un auteur qu'on lit moins aujourd'hui qu'à l'époque, me semble-t-il : *Femme de Porto Pim*, d'Antonio Tabucchi. Un Italien qui écrivait en italien et en portugais. Mon admiration va à ceux qui ont été capables d'écrire (de faire de la beauté avec des mots) dans une autre langue que celle qui leur avait été donnée par la naissance. Conrad, Nabokov, Beckett — ce sont rarement des gaufres. Une des choses (nombreuses) que, les désirant, j'aurai ratées dans ma vie, c'est cette agilité linguistique. J'ai bien écrit un ou deux poèmes en espagnol, pour une femme que j'aimais et dont la figure paraîtra sans doute ici ou là dans ce — ce quoi? ce récit, ce roman? dans cet écrit, disons, s'il doit se poursuivre. Elle ne doit plus s'en souvenir (de mes poèmes, pas de cet ancien amour, tout de même). Devenir un autre, cette expérience considérable, il me semble qu'il n'y a que quelques grandes épreuves qui le permettent, dont je n'ai connu aucune : la prison (j'ai fait ce que j'ai pu, pourtant, dans ma jeunesse), la guerre, qui nous a été épargnée, l'exil, dont la vie nomade que je poursuis

n'est qu'un simulacre. Un des nombreux projets que j'ai formés, puis abandonnés (immense est le cimetière de mes projets abandonnés), était de parcourir du sud au nord les continents américains, afin de traverser la géographie des langues que j'ai fréquentées sans en devenir l'amant : espagnol, portugais, anglais, j'aurais achevé mon voyage au Québec dont la langue m'est, celle-là, assez familière. Et si j'avais pu, d'Alaska, sauter le détroit de Béring, j'aurais prolongé ma petite odyssée linguistique jusque dans les immenses territoires du russe. Je connais beaucoup de mots ou d'expressions russes, mais n'ai jamais été capable de les transformer en une langue parlée, même mal : j'ai les poches bourrées d'un argent que je n'arrive pas à dépenser, et ce n'est pas par avarice.

À cela il faut ajouter le latin et le grec, par lesquels je crois j'en suis venu à l'amour de ma langue. Parmi toutes les vénérables têtes qui se pressent derrière moi lorsque j'écris, qui m'excitent au combat de l'écriture en même temps qu'elles m'intimident, il y a Homère et Ovide, les armes retentissantes autour des héros tombés dans la poussière et les bateaux ciliés de rames sur la mer vineuse, le chant perpétuel des *Métamorphoses*, et aussi les sentences de Tacite, rapides et vibrantes comme des flèches. Il y a peu, en avion, je lis dans les *Annales* la mort de Messaline. Claude, l'impérial époux outragé, sent sa colère tomber à mesure que monte l'ivresse : *Nam Claudius domum regressus et tempestivis epulis delenitus, ubi vino incaluit...* « rentré chez lui et attendri par un repas prolongé, échauffé par le vin... ». Mais Narcisse veille et dépêche les assassins. *Tunc primum fortunam suam introspectit ferrumque accepit...* « Alors pour la première fois elle prit la mesure

de son malheur et se saisit d'un poignard... » On annonce sa mort à Claude, qui continue à s'empiffrer sans poser de questions, *Nec ille quaesivit, poposcitque poculum et solita convivio celebravit*. Quel tableau, en quelques phrases sans phrases, si je puis dire ! Le goinfre impérial, aboulique, jouet de son affranchi, la princesse débauchée étendue à terre dans les jardins de Lucullus, inconsciente de la mort qui vient, l'esclave qui l'insulte, l'épée qui s'enfonce... Ce n'est pas pour ajouter une espèce de ridicule snobisme jet-setteur à quatre sous que je mentionne que je lis ce passage en avion, mais parce que, si je tourne la tête et regarde par le hublot, je vois le sabre de l'aile séparer le ciel bleu et rouge de la terre noire, résillée de filaments dorés, du côté de l'ancienne Trébizonde sur la côte anatolienne de la mer Noire, et qu'il y a dans ce spectacle quelque chose, une concision, qui convient à la netteté cruelle des pages que je lis. J'aime aller du texte de Tacite au spectacle de la terre envahie d'ombre sous le ciel où un peu de jour s'éteint « dans son sang qui se fige ». Et plus tard, alors que cette fois tout est noir, qu'on survole la côte roumaine aux environs de Constanta où Ovide meurt en exil, vingt siècles plus tôt et pourtant proche de nous tant la littérature abolit le temps (Barthes, *La Préparation du roman* : « Aimer la littérature c'est, au moment où on lit, dissiper toute espèce de doute sur son présent, son actualité, son immédiateté, c'est croire, c'est voir que c'est un homme vivant qui parle, comme si son corps était à côté de moi. »), plus tard c'est cette phrase interrompue sur quoi se closent mystérieusement les *Annales* : *Post, lentitudine exitus graves cruciatus adferente, obversis in Demetrium...* « Puis, comme la lenteur de la fin lui causait de grandes douleurs, les yeux

tournés vers Demetrius... » Thrasea le stoïcien, condamné par Néron, s'est tranché les veines mais la mort ne vient pas, et on ne saura jamais ce qu'il dit à Demetrius, et il est beau que ces âpres *Annales* se terminent ainsi, sur une mort volontaire mais qui se fait prier, des paroles qu'on ne saura pas, une phrase inachevée. (Et tout écrit, en dépit du point final que nous y mettons, par paresse, par fatigue, par une satisfaction étrangère à l'idée même d'écrire, est essentiellement inachevé. Ce livre, ce livre surtout, si jamais il parvient à un terme, n'échappera pas à telle indétermination.)

J'étais allé aux Açores non pas en bateau comme je l'aurais aimé, mais banalement en avion. À Vanino, un port russe sur le détroit de Tartarie qui fut un des sinistres embarcadères de l'enfer — on y entassait à fond de cale les déportés à la Kolyma —, j'ai rencontré un voyageur norvégien qui se flattait d'avoir visité quatre-vingt-seize pays sans jamais prendre l'avion : utiliser ce moyen de transport était indigne, selon lui, d'un vrai voyageur, un gentleman à la Phileas Fogg. Il y a pourtant une beauté propre à l'avion lui-même — le surplomb de la terre, la découverte de ses écritures invisibles d'en bas, méandres des grands fleuves, froissements, entailles d'ombre et de lumière des montagnes, géométrie des villes, toiles d'araignées humaines, draperies trouées des déserts, pleins et déliés des rivages, îles assiégées de bleu... toute la beauté du monde qui n'est pas à notre hauteur, mais à celle d'un dieu gyrovague. Curieusement, nous n'avons pas encore, me semble-t-il, un art qui corresponde à ce temps où l'on voit le monde comme Apollon le voyait. (Le premier tableau que je connaisse de la terre vue d'avion est dû

à un peintre russe, Alexandre Labas, en 1935. Labas, dont un crash lors de son vol inaugural n'avait pas refroidi l'enthousiasme, peignit aussi des passagers assis sur des fauteuils d'osier à l'intérieur de la carlingue, images de ce temps, qu'évoque aussi Evelyn Waugh dans *Bagages enregistrés*, où les fenêtres des avions, coulissantes, permettaient de prendre l'air...)

Le premier avion que j'ai pris était un DC-4 à destination de Brazzaville, je devais avoir quatre ans, je me souviens encore du lent démarrage des hélices, l'une après l'autre, les moteurs lâchant des jets de fumée, puis de l'excitation du point fixe, l'avion tremblant de toutes ses tôles de duralumin avant le lâcher des freins. On parlait alors du Bourget, Orly n'existait pas, sans parler de Roissy. La nuit, des flammes bleues fusaient des pots d'échappement au-dessus de l'Afrique. Les hôtesse de l'air semblaient des créatures mythologiques, à peine moins prestigieuses que les stars de cinéma. Cette fascination ne m'a pas complètement quitté. Je garde le souvenir d'une hôtesse d'UTA, une compagnie disparue. Petit casque de cheveux noirs, yeux noirs que faisait pétiller une traînée de taches de son au-dessus des pommettes hautes, bras minces et bruns hors des manches courtes de la chemisette bleu pâle, taille mince, hanches plutôt larges, nez droit, une Vénus méditerranéenne. Une divinité crétoise. Je lisais le *Journal* de Gombrowicz, de moins en moins concentré sur ma lecture. L'avion survolait les montagnes de l'Air, noires et mauves où sinuaient les clairs serpents de sable d'oueds à sec. Les lumières de l'avion brillaient dans ses cheveux. Ses lèvres, ses ongles peints de rose bonbon. C'est ce même vol UTA au départ



de N'Djamena qui, quelques années plus tard, explosa au-dessus du Ténéré, et je me suis toujours demandé si ma petite déesse de terre cuite se trouvait à bord ce jour-là.

À N'Djamena, j'habitais, comme la plupart des journalistes (je faisais de temps en temps le journaliste, alors), à l'hôtel Chari. Le colonel Kadhafi, qui ferait plus tard sauter l'avion d'UTA, menait une guerre dans le nord du Tchad, à laquelle s'opposaient plus ou moins les Français. Je me sentais un peu déplacé comme reporter, c'est un sentiment que j'ai souvent, pour ne pas dire toujours, éprouvé au long de ma vie, même comme écrivain. Je lisais, donc, le *Journal de Gombrowicz*, ça n'aidait pas à se rassurer. Sous une brume bilieuse, le fleuve au crépuscule devenait rose comme les ongles et les lèvres de l'hôtesse, les moustiques attaquaient en force — « Y bouffent à l'œil », disait le preneur de son de TF1, qui vivait cloîtré avec son équipe dans une chambre aux fenêtres aveuglées par des panneaux de contreplaqué. C'était l'heure du pastis et des conversations qui roulaient pour la plupart autour des maladies auxquelles nous exposait notre métier d'apôtres de l'information : œdèmes perforants, lèpre sèche, palu, ténia, chiasses diverses et monumentales. Le chef d'escale UTA craignait de devoir, au cas où les hordes du « fou de Syrte » débouleraient du nord, abandonner les stocks de beurre qu'il tenait dans son congélateur. « Nous, dans le privé, disait-il, on prend des risques. » Soit qu'ils se fussent méfiés de la nourriture locale (le Blanc, à l'époque, était volontiers craintif sous les tropiques — débarquant du DC-4 à Brazzaville, un vieux colonel avait effrayé ma mère en lui assurant que, faute de casque colonial, « le même » — moi — allait

mourir d'un « coup de bambou »), soit que leur direction eût été regardante quant aux notes de frais, les TFI boys avaient apporté avec eux une cantine de bouffe : thon à l'huile, sardines, cassoulet, pinard. Leurs dîners, dans la piaule où le climatiseur faisait un bruit de moteur d'avion, étaient pittoresques. Après, j'allais parfois au Booby, avenue Bokassa, où des beautés aux jambes longues sous des robes bleu nuit étoilées dansaient au rythme des lumières stroboscopiques avec des militaires français en short et Pataugas. Je revenais par les rues blanches et désertes avec une patrouille de Goranes des FANT, kalach ou M16 à l'épaule. L'obscurité retentissait d'abolements de chiens invisibles. Marchant en tête et à côté de la colonne, je me faisais l'effet, ironiquement, d'être leur officier instructeur. Ils m'auraient aussi bien descendu.

Pour banal qu'il fût, l'avion qui me menait aux Açores avait tout de même une touche poétique qu'une erreur, comme souvent (ou bien une improbable facétie?), lui conférait : sur le billet, là où il aurait dû être écrit *A linha aerea dos Açores*, la ligne aérienne des Açores, il était imprimé *A ilha aerea dos Açores*, l'île aérienne des Açores. Cette petite faute typographique, que mon médiocre niveau de portugais me permettait néanmoins de remarquer, transportait dans Jules Verne (*Robur le Conquérant*) et surtout dans le rêve. Qui prit d'abord pour moi le visage charmant de Sandra, la serveuse du Cais da sardinha. Elle avait un grain de beauté sur sa joue gauche (et brune), le dos de son tee-shirt blanc était imprimé d'empreintes de pieds roses, entre ses ballerines roses et l'ourlet de son pantalon blanc paraissaient des chevilles

fines et brunes. C'est tout ce que j'ai retenu d'elle, et aussi qu'elle devait bien avoir dix-huit ans. C'est tout, et c'est déjà beaucoup, après tant d'années. Elle, sûrement, ne se souvient pas de mes chaussures ni de mes chevilles, ni de rien de moi, qui rêvais vaguement de pouvoir faire son bonheur quand j'aurais sans doute fait son malheur — mais un malheur différent. Il m'est presque impossible d'imaginer qu'elle est devenue une vieille femme, grosse sans doute, nourrie à la sardine. À l'époque, j'étais volontiers amoureux de serveuses, j'en ai même tiré un roman, mon deuxième qui n'est sûrement pas inoubliable, et qui déçut après des débuts obscurs mais marqués du sceau impressionnant de Mallarmé.

Il y aura je le pressens pas mal de portraits de jeunes filles, jeunes femmes, beautés entrevues, touchantes, dans ce livre qui commence (car il a bel et bien l'air de commencer). Dois-je m'en excuser? C'est ainsi : rien, dans le chatoiement immense du monde, ne m'a plus ému, rien, même pas la beauté de l'art, de certains tableaux, certaines pièces musicales que j'ai écoutées et écoute sempiternellement cependant que j'écris (l'allegro de la sonate en *la* mineur D784 de Schubert, en ce moment). Entreprenant de relever quelques-unes des traces que le monde a déposées sur moi, qui m'ont dessiné, raturé, surchargé comme un palimpseste, je ne vois pas de raison de ne pas célébrer celles qu'y ont laissées, à leur insu la plupart du temps, ces figures féminines qui furent un moment pour moi l'image de la beauté et de la joie. Leur rencontre fugitive n'a pas été recouverte par le pathos (que je connais aussi) des « histoires d'amour ». Pas de cristallisation, pas de jalousie, pas de drame : la légèreté

de ce qui vous ravit en passant, puis que le vent (le temps) emporte. Ce sont des apparitions, comme cette Passante inconnue à qui Baudelaire consacre un de ses plus beaux sonnets. « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais »... Tenter de ressusciter ces grâces aperçues, ces émotions vite évanouies, trouver les quelques traits qui les feront émerger, vivantes de la vie des mots, de la grande cave d'ombre du passé, est une gageure qui n'est pas indigne d'un écrivain. Décrire ce qui est délicat, nervures d'une feuille, galbe d'une plume, ce qui est fugace, goutte d'eau brillante, songes que la nuit a emportés...

Certaines, je ne les ai même jamais vues. Je me souviens d'une photo à Isla Negra, la *quinta* de Pablo Neruda sur la côte chilienne. Ce poète passablement emphatique était un des auteurs qu'on lisait à l'époque, sa mort au tout début de la dictature honnie de Pinochet avait encore accru sa gloire. L'Amérique du Sud était alors la terre d'élection des révolutions rêvées et des cauchemars militaires. Il me semble qu'on ne lit plus guère Neruda aujourd'hui, c'est encore un des stigmates du temps qui a passé. C'est un déjeuner d'anniversaire, celui du poète national. Il y a une grande table jonchée de cruches de *chicha*, d'assiettes, de couverts, il y a même une cage à oiseaux. Il y a une dizaine de convives assis, d'autres sont debout, un *mozo* sert en veste blanche, on est chez un aristocrate communiste. Elle est assise en face de Neruda vêtu d'un poncho, coiffé d'une prolétaire casquette. Elle le regarde (qu'on ne me raconte pas de blagues, c'est le fantasme de tout écrivain, moi compris, d'être regardé avec admiration par des jeunes femmes), son coude droit posé sur la table, main levée à hauteur du visage. Elle

semble très brune, a des yeux sombres (mais c'est une photo en noir et blanc), des cheveux noirs coupés au bol. J'ai souvent eu envie de retourner à Isla Negra, voir si cette photo y était toujours exposée, si cette jeune amie ou amante ou admiratrice me plaisait toujours autant. Une autre fois, enquêtant sur les années de formation d'Hemingway, j'avais été frappé par le visage d'une jeune fille assise à côté du futur *Papa* sur une jetée de bois de Petoskey, au bord du lac Michigan. Il m'importait soudain au plus haut point de savoir qui elle était, comme si j'avais pu lui proposer (tremblant) un rendez-vous. On aurait pu aller nager ensemble dans les eaux glacées du lac, pique-niquer sur les aiguilles de pin, puis... (quant à la suite, il suffit de lire les nouvelles d'Hemingway). Tout ce que j'avais pu apprendre des descendants de *Papa*, pour qui elle semblait invisible sur la photographie, c'est que peut-être elle s'appelait Ruth. C'était peu pour la retrouver à travers le temps.

Toujours est-il que ces deux visages lumineux sur de vieilles photographies m'avaient inspiré l'idée d'écrire un recueil de « Femmes imaginaires », qui est allé rejoindre tant d'autres projets morts prématurément dans le cimetière déjà évoqué. Il y avait aussi, chez un vieux couple tatar à Astrakhan, accrochée au mur à côté de versets coraniques, une photo représentant la remise par le gouverneur de l'*oblast* de je ne sais quelle décoration aux deux méritants vieillards. Je feignais de m'intéresser à l'affaire, mais en vérité mon regard était fasciné (et l'est toujours, car j'ai pris en douce une photo de la photo) par une ébouriffante Kazakhe (c'est tout au moins la nationalité que je lui imaginai, d'ailleurs très présente

dans le delta de la Volga) en minijupe noire et chemisier blanc à manches courtes, grande, aux noirs cheveux tirés en un petit chignon, qui se penchait souriante, à droite de la photo, vers les deux vieux affichant une mine plutôt terrifiée. Je crois que, si j'avais été gouverneur, elle m'aurait détourné des devoirs de ma charge. Et encore le profil incroyablement pur d'une actrice soviétique des années cinquante, soixante peut-être, découvert sur un portrait photographique ornant parmi d'autres le salon noble et délabré d'une revue littéraire de Saint-Pétersbourg. Elle ressemblait un peu à Lauren Bacall. J'aime les lieux délabrés, j'en habite un. Les maisons à demi ruinées qui sont comme des îlots de passé cernés, battus par le flot du présent qui bientôt les submergera, je me reconnais en elles, j'y vois une métaphore amicale de ma propre situation. À Lisbonne, une femme que j'ai aimée avec l'inconséquence d'un jeune homme habitait, avec son mari peintre, une telle maison, aux persiennes écaillées, aux vastes salons ombreux jonchés d'un bric-à-brac de brocanteur. Elle avait des yeux plissés, des mèches folles de gamine, parlait le français avec un accent délicieux. Autour de la maison, des arbres — palmiers rongés de lierre, cyprès et araucarias noirs — témoignaient du temps, quand Lisbonne était encore une petite ville endormie, où elle avait été une *quinta* campagnarde. Les voisins y laissaient choir, du haut de leurs immeubles, les objets dont ils voulaient se débarrasser — une fois, m'avait-elle dit, un matelas avait atterri dans les branches d'un araucaria. Il n'y a pas si longtemps, une vieille dame libanaise dont le père avait connu Kitchener m'a reçu dans sa maison de Khartoum, dans le quartier qui porte le nom de sa famille : Kfourî. Un maître d'hôtel nous servait

très cérémonieusement des gin tonics sur la terrasse au bord du Nil Bleu. De vieux pneus, des bouteilles en plastique traînaient sur la grève où l'on tirait autrefois une yole en acajou. Gaufrées par la brume de chaleur, on distinguait les silhouettes des immeubles hideux construits récemment par les Chinois ou le colonel Kadhafi. À Goa, je me souviens de la *casa* Menezes de Bragança, dans laquelle avait séjourné Richard Burton, pas l'acteur mais le découvreur des sources du Nil et le traducteur des *Mille et Une Nuits* et du *Kama-sutra* (entre autres exploits) : pas moins de sept lustres faisaient pleuvoir leurs larmes de verre poussiéreux au-dessus du grand salon dallé de marbres blancs italiens (la dernière fois que les ampoules s'étaient allumées devait remonter à l'époque où Goa était encore portugaise). De hauts miroirs à cadres argentés multipliaient cette fantasmagorie. Des portes-fenêtres munies de vitraux colorés ouvraient sur une véranda encombrée de tout un incroyable fourbi, vieilles bouteilles, jouets à quatre sous, crocodiles et tortues empaillés, palanquins, collection de nids, pendules, chaises de confession à dossier percé de trous (je n'ai jamais vu ailleurs ce meuble, variante catholique des « conversations » du dix-huitième siècle). Des vitrines exhibaient des gants de boxe, des chaussures à talon aiguille, des échantillons (vides) de whisky, des stylos réclames, des fossiles, à côté de vieux plats et vases de Chine (je songe que ces vitrines sont peut-être une image ironique du livre que j'entreprends d'écrire). Le rez-de-chaussée de la noble demeure abritait une petite entreprise d'embouteillage d'eau minérale (activité qui, elle, m'est bien étrangère). Le maître des lieux, tout en farfouillant dans des monceaux de paperasse pour y trouver l'arbre généalogique de sa famille, m'avait appris qu'il

possédait, dans un coffre à la banque, un ongle de saint François Xavier, mort en 1552 en tentant d'évangéliser la Chine. Ça n'a pas marché, comme on sait. « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre » : j'ai toujours aimé cette devise pessimiste mais aventureuse.

Aux Açores (puisque nous en étions là avant ces digressions qui seront je le pressens la matière même du livre, comme la liberté anarchique, rayonnante des branches, des rameaux, des feuilles, est l'être des arbres, et j'aime concevoir un livre comme un arbre, cette comparaison me venant peut-être de Flaubert qui voulait « que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance »), aux Açores donc j'avais rencontré le *senhor* Capeto, horloger à São Miguel, rue Machado dos Santos, qui prétendait être un descendant du dauphin du Temple, l'infortuné Louis XVII. Sa large face mate et un peu tavelée, son petit nez busqué, sa grosse lippe, le faisaient plutôt ressembler à Mirabeau, ou en tout cas au souvenir que je gardais des portraits de ce personnage dans mes livres d'histoire (Mallet et Isaac, fabricants républicains du « roman national » si décrié de nos jours). Il avait, en fait, une tête de poisson, ou de tortue de bande dessinée. Le *senhor* Capeto, vêtu d'un costume sombre rayé, vendait des gourmettes et des bijoux aux Açoréens enrichis de retour des États-Unis, et il ne plaisantait pas avec son ascendance. Malheureusement, m'expliquait-il, le curé de Povoação avait détruit les papiers de famille, un ancêtre à lui ayant été un homme de mauvaise vie (il avait deux femmes!). Mais il exhibait volontiers un thaler au saint Georges, frappé en 1726 par Roth von Rothenfels,



portant la devise *In tempestate securitas. Georgius equitum patronus*, qui lui paraissait une preuve décisive.

Comme j'étais désireux d'apprendre des choses sur l'anticyclone qui fait, dans notre partie du monde tout au moins, la célébrité des Açores, j'avais rendu visite, au sommet du mont des Filles, *monte das Moças*, à l'observatoire météorologique et sismologique baptisé « Prince Albert ». C'était un monde frais et silencieux de bois, de verre et de cuivre, d'escaliers raides comme ceux des phares, des stylets traçaient des courbes sur des rouleaux noircis à la fumée de pétrole, à travers un globe de cristal le soleil dessinait lentement sa course, comme un écrivain appliqué, sur le papier d'un héliographe, les petites coupelles des anémomètres tournaient, les thermomètres et hygromètres avaient l'air dans leur cage d'étranges oiseaux mécaniques. Ce décor évoquait une activité scientifique ancienne, on s'attendait à y rencontrer des savants à barbiche et lorgnons. Les bruits qui faisaient ressortir le silence — ronronnements, légers cliquètements — étaient ceux par lesquels nous parlaient les profondeurs terrestres, les masses d'air, les courants marins. C'était la prose du monde, songeais-je, qu'écrivaient sur du noir de fumée ces aiguilles portées par d'arachnéennes tringleries, et naturellement j'y voyais un rapport avec la littérature. Écrire de grandes choses avec la délicatesse de pattes d'insecte, tracer en somme de grandioses pattes de mouche, n'était-ce pas l'idéal d'un écrivain ?

Avec quoi, d'ailleurs, n'a-t-elle pas de rapport, la littérature ? On la retrouve partout, pour peu qu'on l'aime — même là où on ne l'attend pas. Sur l'île de Pico, sous

le cône parfait du volcan qui plongeait dans la mer des nappes de basalte noir appelées « mystères », je fis la connaissance d'un ancien harponneur de cachalots portant le nom magnifique de Gil de Brum Ávila. Il chantait d'une voix de basse de vieux chants de chasse et de sang : *Baleia, baleia à vista! / Baleia ouvimos gritar. / É na bahia da Vila / Longe no pego do mar!* « Baleine, baleine en vue! / Baleine, entendîmes-nous crier. / Elle est dans la baie de Vila / Loin sur le gouffre de la mer! » Il se souvenait avec nostalgie du temps où, quand un guetteur signalait un cachalot, il abandonnait aussitôt ce qu'il était en train de faire (même l'amour, m'assurait-il) pour sauter avec ses camarades dans la *canoa* : douze mètres de long, des avirons comme des ailes de libellule, mille mètres de ligne lovée dans deux barils, une hachette pour la couper au cas où cela tournerait mal, et un fagot de harpons et de lances acérés. « Le baleinier, dit la chanson, semble un fou ou un lion. » Sa vie, ça avait été ça, l'approche haletante de l'énorme dos empanaché de vapeur, la peur et l'excitation, la détente du harpon, la course de la *canoa* remorquée par la bête prodigieuse, les lances et la mort dans l'écume sanglante, le retour triomphal au port. Je suis absolument pour qu'on foute la paix aux cétacés, qu'on laisse survivre ces témoins bien plus majestueux et plus anciens que nous, et plus pacifiques, de la vie de la planète (s'il y a une chose que je n'aime pas dans le Japon, ce pays de tant de délicatesses, c'est cette obstination à les pourchasser, pour des raisons prétendument « nationales »). Mais il y avait une âpre grandeur dans les récits de Gil de Brum Ávila, quelque chose qui allait bien au-delà des vulgaires histoires de chasse ou de pêche qui avaient ravi mon enfance, et même des récits de chasse au lion d'Hemingway ou de Karen Blixen,

une aventure philosophique dont un écrivain avait un jour fait une épopée. Un livre m'avait amené aux Açores, et c'est à un autre livre, un de ceux qui m'avaient fait sentir combien la littérature était une puissance impressionnante, que me ramenaient « les îles aériennes ».

Une baleine, ça n'arrive pas tous les jours d'en croiser une, mais quand c'est le cas c'est toujours une émotion : c'est un passant considérable. Je me souviens d'une aperçue dans la transparence d'une grande vague, depuis une plage de sable noir près du cap des Vierges, à l'entrée atlantique du détroit de Magellan, et il m'avait semblé être transporté, un instant, au matin du monde, quand « la Terre était mouillée encore et molle du déluge », comme dit Hugo. Depuis la piste côtière qui allait de Montevideo à Punta del Diablo, en Uruguay, j'en avais vu plusieurs jouant à une cinquantaine de mètres du rivage, lentes, semblant faites de caoutchouc, indescritibles et incompréhensibles : étaient-elles deux, trois ? Où étaient la tête, la queue ? Grands êtres informes, ou plutôt dont la forme, presque entièrement masquée sauf quand la fantaisie les prenait de crever la surface, me demeurait indiscernable. Ma première rencontre avec les cétacés, ce fut sur un paquebot qui desservait la côte d'Afrique, j'étais enfant encore, ou plutôt ce qu'on appellerait maintenant un « ado » (mot où s'entend de l'adoration), mais d'un modèle sage et bien peigné, d'autant que je sortais de chez le coiffeur du bord lorsque j'aperçus les deux dos bruns des cachalots (mon frère, moins chanceux que moi, était encore livré aux ciseaux du figaro, et ne put s'en échapper à temps pour admirer les tranquilles colosses). À l'époque — c'est dire son ancienneté — on voyageait encore aussi volontiers en bateau qu'en avion, au

départ de Bordeaux ou de Marseille (il m'est arrivé d'aller à des Foires du Livre, à Bordeaux, qui se tenaient dans d'anciens docks d'où j'étais parti enfant pour l'Afrique; personne ne semblait se souvenir que Bordeaux avait été un port de mer). On avait des amours platoniques, fillettes avec qui on avait joué au croquet sur le pont, et qui débarqueraient à la prochaine escale. D'ailleurs, quand je parle de « première rencontre », ce n'est pas tout à fait exact : ma première baleine, ce fut un spécimen plus ou moins naturalisé exposé, sous une tente, sur l'esplanade des Invalides. Cela sentait (devait sentir, je n'ai pas de mémoire olfactive) la vieille barbaque et le formol. J'étais plus petit encore, j'avais six ans, et j'aurais pu ce jour-là rencontrer non seulement un rorqual de vingt mètres, mais Georges Perec, parce qu'il me semble qu'il y a dans *Je me souviens* un « Je me souviens de Nanar le goujon géant », mais je n'en suis pas sûr. Je pourrais lever cette incertitude si je me donnais la peine de relire *Je me souviens*, et je le ferais d'ailleurs avec plaisir, tant ce petit livre expose drôlement ce qui constitue, quoi qu'on en ait, le programme de tout écrivain; mais au fond, cette vérification ne m'apprendrait rien d'essentiel : les écrivains qu'on aime ne sont pas seulement ce qu'ils sont, mais ce qu'on croit qu'ils sont, ce qu'on croit qu'ils ont écrit forme comme un halo incertain autour de ce qu'ils ont véritablement écrit, et on pourrait soutenir, de façon un peu sophistique, que ce pouvoir irradiant mesure leur influence. Cette incertitude, d'ailleurs, illustre assez ce qu'est le miroir déformant de la mémoire : ce n'est peut-être pas Perec qui a visité cette baleine sous sa tente, mais un autre écrivain, j'en suis sûr, que j'ai lu un jour, et que j'aimais (pas Henry de Montherlant, par exemple), et d'autre part « Nanar, le goujon géant » n'était

pas, comme je le croyais en commençant à écrire ce paragraphe, l'affiche comique et racoleuse invitant les Parisiens de l'époque (moi entre autres, tenant la main de mes parents) à visiter la baleine naturalisée, mais celle d'un stand gag installé à côté par Pierre Dac et Eddie Barclay (qui se rendrait célèbre plus tard par ses innombrables mariages), et qui exposait en effet un petit poisson « pêché à Corfou-Tiffauges en Vendée », Internet me l'apprend. (Qui se souvient de Pierre Dac? d'Eddie Barclay? Levez la main. C'est le temps qui a passé. Georges Perec, je ne pose pas la question, parce que ce type, cet écrivain, était si magnifique que je crois tout de même qu'on ne l'oubliera pas — ceux qui continueront à lire. Mais continuera-t-on à lire? Les livres disparaîtront-ils avec les baleines?)



Je ne sais pas à quoi ressemble Le Pirée à présent, ça n'a peut-être pas tellement changé depuis que j'y débarquais du *Panaghia Tinou*, et puis, bien des années après, quand mon éditeur m'y emmenait dîner, vers onze heures du soir — cela fait longtemps que, pas assez « vendeur », je ne suis plus traduit en grec, c'était pourtant pour moi un enchantement de voir mes livres dans cette langue que j'avais tant aimée quand c'était celle d'Homère, que nous lisions à livre ouvert, chaque matin, comme des moines récitant les laudes, dans la khâgne du lycée Louis-le-Grand (tiens, pourquoi des associations de cinglés n'ont-elles pas encore demandé qu'on débaptise cet établissement?), et dont j'avais essayé, bien plus tard, d'apprendre la forme moderne aux Langues orientales (j'en garde quelques souvenirs, pas beaucoup, surtout celui de l'épaule ronde de ma voisine habituelle dans l'amphithéâtre). C'était il y a peut-être quarante ans, ou trente (à quoi bon faire le compte des années?), le soleil déclinant jetait des flamboiements sur les coques des ferries dont tous les noms me plaisaient

OLIVIER ROLIN

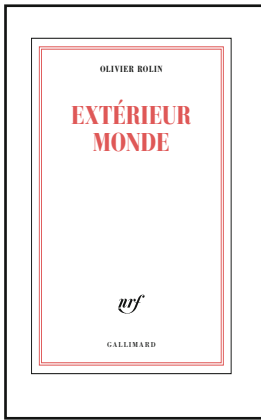
**Extérieur monde**

Bigarré, vertigineux, toujours surprenant, tel demeure le monde aux yeux de qui en est curieux : pas mondialisé, en dépit de tout. Venu du profond de l'enfance, le désir de le voir me tient toujours, écrire naît de là. Chacun des noms qui constellent les cartes m'adresse une invitation personnelle. Ce livre est un voyage à travers mes voyages. Digressions, zigzags, la mémoire vagabonde. Visages, voix, paysages composent un atlas subjectif, désordonné, passionné. Le tragique, guerres, catastrophes, voisine avec des anecdotes minuscules. Des femmes passent, des lectures. Si j'apparais au fil de cette géographie rêveuse, c'est parce que l'usage du monde ne cesse de me former, que ma vie est tressée de toutes celles que j'ai rencontrées.

O. R.

*nrf*





**Extérieur monde**  
Olivier Rolin

Cette édition électronique du livre

*Extérieur monde* d'Olivier Rolin

a été réalisée le 5 juin 2019

par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072844942 - Numéro d'édition : 349021)

Code Sodis : U24595 - ISBN : 9782072844959.

Numéro d'édition : 349022